

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 30 (1892)
Heft: 40

Artikel: Pluies alimentaires : ou la friture tombant du ciel
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-193177>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

que votre gourmet se délecte de ce gibier qui aurait pu venir tout seul de la cuisine.

Ce fin mangeur, ajoute l'écrivain que nous citons, est cependant bien éclipsé par le fameux baron de D... Celui-ci est le Marseillais de la gourmandise.

Ses exploits ne sont rien auprès de ceux qu'il s'attribue.

Voici, pour en donner une idée, l'histoire qu'il raconte lorsqu'on « ose » lui servir un perdreau trop frais.

— Mais, juste ciel, vous ne savez donc pas qu'un chrétien digne du nom d'homme se laisserait acculer aux plus dures extrémités, plutôt que de toucher à un perdreau qui n'aurait pas subi au moins quatre jours et cinq heures d'attente.

Ainsi, tenez, moi, je voyageais une fois dans les plaines de l'Amérique du Nord, n'ayant avec moi qu'un nègre et un fusil. Nous nous étions égarés dans un district absolument désert. Il y avait près de huit jours que nous n'avions rien trouvé à manger; je me sentais prêt à tomber d'inanition, lorsque tout à coup un oiseau passa au-dessus de ma tête; je tire; il tombe, et...

— Vous étiez sauvé, dit-on.

— Eh! non, malheureusement. C'était un perdreau. Il fallait lui laisser quatre jours de repos... C'est une loi à laquelle un honnête homme ne pouvait manquer...

— Mais alors, comment avez-vous fait pour être encore de ce monde?

— J'ai mangé le nègre... en attendant. »

Pluies alimentaires

ou la friture tombant du ciel.

Quand on parle de quelqu'un qui n'aime que l'ouvrage fait, qui manque d'initiative et d'activité, on dit: « Il attend que les caillles lui tombent du ciel... toutes rôties. »

Cette locution populaire a sans doute pour origine l'histoire des caillles qui servirent de nourriture au peuple juif dans le désert, après sa sortie d'Egypte, comme cela est dit au Livre des *Nombres*, chapitre XI:

« Alors l'Eternel fit lever un vent qui enleva des caillles de devers la mer, et les répandit sur le camp, environ le chemin d'une journée de ça et de là tout autour du camp; et il y en avait jusqu'à la hauteur de deux coudées sur la terre. »

A côté du récit biblique, les historiens anciens, entr'autres Diodore de Sicile, nous apprennent que l'Arabie Pétrée et les parties de l'Egypte limitrophes sont visitées, à certaines époques de l'année, par des quantités innombrables de caillles, qui ne volent qu'à quelque distance de terre, ce qui permet aux habitants de les prendre à la main.

Elles ne sont pas rôties, c'est vrai, mais il n'y a qu'à les mettre à la poêle.

Sans vouloir discuter ici, en aucune façon, le texte biblique et l'intervention divine pour ce qui concerne le peuple juif, il nous a paru assez curieux de rapprocher ces divers faits de ceux rapportés dans les lignes suivantes extraites de l'intéressante chronique scientifique que M. Fulbert-Dumonteil publie régulièrement dans le journal *La France*:

Dans la nuit du 22 au 23 juillet dernier, un orage d'une extraordinaire violence éclata sur Bjelina, en Bosnie, qui dura trois longues heures. Avec la pluie torrentielle que poussait un vent furieux, tombait une quantité prodigieuse de petits poissons vivants. Dans la matinée, on les ramassait de tous les côtés, et les pelles et les mains ne pouvaient suffire à cette pêche miraculeuse. Ce curieux phénomène, rapporte le journal du Jardin d'acclimatation, a été constaté officiellement par l'observatoire de Bjelina.

Nous ajouterons, nous, que ces averses aussi excentriques qu'originales ne sont pas d'une extrême rareté. De savants naturalistes, M. Victor Meunier, par exemple, notre excellent confrère, les ont constatées avec un soin curieux.

A ces poissons qui tombent du ciel on a donné le nom de « poissons météoriques ». C'est une grêle de friture, une trombe de matelotes, qui se promènent dans l'air, portées en guise de flots par le vent d'impétueux orages.

En 1820, pendant un ouragan terrible, M. Vital Masson, curé d'une commune de la Loire-Inférieure, eut le jardin de son presbytère littéralement couvert de petits poissons. Le brave curé était, comme beaucoup de ses confrères, un gourmet pratique. Loin de se troubler à la vue de cette friture miraculeuse que le ciel lui envoyait, il ramassa soigneusement les plus appétissants et les plus délicats de ces poissons, dont il fit un repas succulent.

Dans la même année, aux environs de Nantes, à la suite d'une affreuse tempête, la terre fut jonchée de poissons sur une étendue de trois cents mètres. Les habitants les ramassaient avec des pelles et de grands paniers qui remplaçaient les filets. On ne sait combien d'indigestions descendirent ce jour-là des nuages.

En 1848, il fut constaté officiellement, en Ecosse, un vrai déluge de harengs: il y en avait sur les routes, sur les rochers, sur les arbres, sur les toits. On eût dit que le ciel s'était tout-à-coup changé en un vaste aquarium et que les poissons avaient pris la place des oiseaux. Entre deux coups de tonnerre effroyables, passait une trombe de harengs, et chaque éclair était marqué par la chute d'une matelote. Le trouble des paysans fut tel qu'aucuns certifièrent que ces harengs célestes étaient salés. Il ne manquait que les barils, mais la Providence avait négligé ce détail.

En 1853, pendant une horrible tempête, des milliers de petits poissons tombèrent dans les rues et sur les places de Klamsembourg, en Transylvanie. On en trouva jusque sur les clochers de la ville, position assez scabreuse pour des poissons. On raconte qu'il en tomba même en abondance dans plusieurs chemi-

nées. Il est regrettable que l'on n'ait pas prévu cette manne ichthyologique pour la recevoir dans la poêle à frire.

Enfin, le 23 février 1848, dans je ne sais plus quel village des Landes, une effroyable trombe de poissons s'abattit dans les rues. Un notaire, que la tempête avait surpris à l'entrée du bourg, reçut un carpillon en pleine poitrine et une grenouille tomba sur la capote d'une dame qui sortait de l'église. Un charcutier, venant de sonner les cloches pour conjurer la foudre, fut littéralement criblé de goujons. On cria au miracle, on organisa des processions, et, le lendemain, on apprit sans beaucoup de surprise l'avènement de la République et la fuite du roi — faits assez graves mais prévus, car ils se trouvaient suffisamment annoncés par la grenouille de la dévote et le carpillon du notaire.

Toutes ces pluies de poissons n'ont rien que de très simple et de très naturel: combien de fois n'a-t-on pas vu des pièces d'eau mises entièrement à sec par des trombes furieuses? On conçoit aisément que des poissons puissent être soulevés et emportés de cette façon dans l'atmosphère et très haut et très loin. Après un impétueux voyage aérien, la tourmente irrésistible qui les arracha de leur élément pour les promener dans l'espace, les rend, dans une chute mystérieuse, à la terre. Touristes inconciants, voyageurs malgré eux, ces enfants de la vase, emportés par le vent dans le domaine des oiseaux, auront connu avant de mourir deux éléments nouveaux: la terre et le ciel.

Cé que fâ imprimâ on lâivro.

S'on dit à ne n'homme que l'est on meinte, se pào fâtsi tot rodzo; mâ s'on lâi dit que l'est ein bize-bille avoué la vretâ, cein lo fé rirè; kâ lè z'einsurtès sont coumeint lè remîdo: on ne sè tsau pas tant d'ingozellâ on remîdo tot peliet; mâ s'on lo mique-maquè avoué ouïè d'autro po lâi bailli bon goût, passè coumeint 'na lettra à la pousta.

On gaillâ que sé crèyâi on hommo dè granta cabosse, avâi écrit on lâivro avoué la plionma et l'avâi portâ à on « imprimeu-libraire » po que sâi écrit coumeint la paletta et coumeint la Folhie d'Avi, et po ein avâi dè quiet poai ein veindrè à ti cliiâo qu'ein voudriont; kâ c'est rudo coumoudo dè fèrè imprimâ; on ein pào fèrè dâi pétâies dè la metsance ein rein dè teimps. C'est coumeint avoué la marca à fû: on iadzo que l'est tsauda, on pào marquâ d'on petit momeint, seilles, seillons, baignolets, foncet, copa-rava, lan à buia, fortsès, ratès, et lo mandzo dè totès lè z'autrès z'èses; lè cliiâ dâo tsai à étsilla et mémameint lo fîrètu se cein vo fâ pliési, tandi que se faillâi cein marquâ âo couté, foudrâi dâi vouarbès et dâi vouarbès.

Don, cé gaillâ avâi fé imprimâ son lâivro, et lâi avâi met onna balla foretta dzauna; mâ l'a bio z'u ein portâ à ti lè marchands dè lâivro, que lo mettiont derrâi lè carreaux dâi grantès fenêtrès de l'âo boutequès po que tsacon pouessè